

syndicale. Je pense que de ce point de vue, c'est tout à fait étranger à la pensée de Serge Mallet, qui ne se préoccupait absolument pas de trouver une vision commune entre les syndicats et le patronat mais qui avait au contraire l'idée que les syndicats devaient être les représentants — non seulement de la classe ouvrière mais de la modernité, de l'avenir et de la raison. De ce point de vue, il n'était pas du tout «social-démocrate» mais plutôt socialiste révolutionnaire.

SUJET DE LA SCIENCE, SUJET SEXUÉ ?

Luce Irigaray

Ce qui m'a beaucoup plu dans l'intitulé du séminaire, c'est « Nous ne voulons pas chercher idiot ». A part l'enjeu d'échanges interdisciplinaires, c'est ce qui m'a fait accepter tout de suite l'invitation de Francis Bailly.

J'ai beaucoup travaillé à cette rencontre qui me paraissait très importante et comme souvent, quand je travaille beaucoup, à la dernière minute je ne sais plus trop que choisir dans les matériaux préparés. Ce que j'ai choisi ne sera pas forcément le mieux. J'en suis plus ou moins contente mais ce que je souhaite, c'est que cela puisse amorcer une discussion et que dans cette discussion j'apprenne autant que, éventuellement, je ne vous apprenne. Plutôt qu'un travail plus achevé et formalisé que vous pouvez trouver dans certains de mes livres, notamment dans le dernier : « Parler n'est jamais neutre » (où se trouvent des analyses précises sur différentes productions de langages) analyses qui me permettent d'étayer ce que j'avance aujourd'hui, j'ai choisi pour notre rencontre de poser quelques questions. Elles sont au nombre de sept.

Première question — La science actuelle : des résultats sans hypothèses ?

Deuxième question — Quels sont les symptômes du discours scientifique ? N'est-ce pas toujours « je » qui parle ? Où il sera question aussi des relations entre science et littérature.

Troisième question — Les symptômes de la science actuelle. Ils seront regroupés en sous-sections : les intitulés des découvertes ; l'orientation des méthodes ; les contradictions opposées aux problèmes de symétrie et d'asymétrie ; la fonction des termes de sexualité féminine dans le langage scientifique.

Quatrième question ou groupe de réflexions – La philosophie et les sciences.

Cinquième question – Quel enjeu actuel pour la recherche scientifique ? Sinon un objet du moins un enjeu.

Sixième question – Le frein des sciences sociales. Quantité ou qualité ?

Septième question – Comment définir quelques éléments de morphologique féminine ?

Premier groupe de questions – La science actuelle ne correspond-elle pas à des résultats sans hypothèses ?

Avant de développer un peu ce que je veux dire par là, je voudrais faire une remarque. Pour tout ce que je vais dire, j'essaierai de soussigner « je » et pas « universel ». Je, Luce Irigaray, ayant une formation philosophique, linguistique, littéraire, psychanalytique, ayant oublié un certain nombre de livres, je sexuée femme, parle ici en ce moment avec vous. Ce n'est pas l'universel qui vous parle, et je ne rends responsable de ces propos que moi-même en me ménageant la possibilité d'évoluer. Je veux aussi ressouligner que tout travail scientifique part d'une ou plusieurs hypothèses. Souvent l'idéal d'une performance théorique nous est présenté comme un travail sans hypothèses propre car l'hypothèse est toujours humaine et toujours naturelle : au premier, deuxième ou énième degré. L'hypothèse est toujours entachée de sensibilité de sexualité. La science résiste plus que tout à la libération sexuée. Éclatée en divers secteurs scientifiques, elle ne se rend pas compte qu'elle dit, par exemple : le cerveau est sexué, le langage non. Alors avec quoi parlons-nous ? Quelle est la fonction de notre cerveau dans le langage ? Du langage dans notre cerveau ? Quel que soit le biais par lequel nous prenons les choses, il semble impossible d'affirmer que le cerveau est sexué, le langage non ; le corps sexué, le discours non. A moins que nous ne soyons depuis des siècles que des perroquets d'un langage idéal (ou que nous prétendions que nous parlons neutre avec une partie de notre cerveau et sexué avec une autre). Il conviendrait alors de le prouver. Mon travail montre qu'il n'y a pas de langage asexué. Par qui serait produit ce langage idéal ? La résistance à la sexuation du discours ne correspond-elle pas à un interdit sexuel reporté dans le langage ? Même la psychanalyse – la science du sexuel – refuse la sexuation des partenaires de la scène analytique, au nom de la science. Elle soutient l'idée de la possible neutralisation du sexe, ce qui est conforme à l'impérialisme d'un discours

monocratique et à ses époques technocratiques. Celles-ci sont, pour une part, l'accomplissement de celui-là, c'est-à-dire que les formes de l'époque de la technique qui sont les nôtres sont l'accomplissement d'un discours monocratique patriarcal. Nous pourrions en reparler lors de la discussion, c'est une question importante. D'où vient donc cet empire d'un discours monosexué ? Accompagne-t-il l'impérialisme d'une religion monothéiste ?

Mais l'éclatement de la science, sa dispersion en secteurs multiples, y compris à l'intérieur des sciences exactes, nous montrent que la science elle-même est contradictoire. Elle produit des énoncés, des vérités non compatibles, non comparables, et sans caution de sujet ni d'objet. Elle nous analyse et analyse le monde en fragments irréconciliables et qui ne correspondent plus à une réalité globale humaine. Sauf une pulsion à faire de la science ? Et à se mesurer entre soi de manière plus ou moins obscure (un des moyens étant la somme de crédits impartis). Il s'agirait dans ce cas de pulsions épistémophiliques, dirait la psychanalyse, c'est-à-dire de pulsions à savoir, ou exhibitionnistes (à montrer ce qu'on est ou ce qu'on sait), ou anales à produire quelque chose. Rien de très universel ni de neutre là-dedans. A moins d'interpréter à petite échelle. Le pré-œdipien, dit Freud, est asexué. Neutre ? La science éclaterait et nous éclaterait selon une économie de pulsions dites partielles. Les scientifiques diraient obscurément : pulsions d'accord, sexe non ! Pourquoi ? Et ne serait-ce pas un énoncé utopique ? Les sciences prolifèrent, surtout les sciences humaines, les sciences médicales (sous différentes formes), les sciences politiques qui cherchent de constants équilibres de forces dans la terreur en résistant à l'apport de la séparation du discours. C'était le premier point : des résultats sans hypothèses, mais non sans erreurs.

Deuxième point – Les symptômes du discours, ou c'est toujours un « je » qui parle.

Les savants actuels, qui se soucient encore de politique, se soucient souvent du risque d'impérialisme d'un discours. Or la meilleure façon d'éviter l'impérialisme du discours, c'est peut-être de dire : c'est toujours un « je » qui parle, et non une vérité valable partout et tout le temps. Aucun discours n'est neutre, indépendamment du sujet qui le produit. Toujours ce sujet se traduit, se trahit dans son discours, comme cela se voit en en faisant l'analyse. Cela veut dire qu'aucune découverte scientifique n'est neutre. Aucune découverte scientifique, si c'est une réelle découverte de vérités scientifiques, ne naît sans style : le sujet qui fait la science se traduit toujours dans la découverte qu'il fait et le discours qu'il emploie pour la formuler.

Troisième point – Les symptômes de la science actuelle.

J'aborderai cette question par trois biais :

Les intitulés des découvertes

J'ai été frappée en lisant, récemment, un certain nombre de livres de constater que beaucoup des intitulés de découvertes contemporaines s'expriment en termes de catastrophes. L'horizon de notre monde actuel apparaîtrait – non seulement au niveau socio-culturel, mais aussi au niveau scientifique – comme un horizon de désintégration. Je vous en cite quelques exemples :

- Les théories de la relativité désintègrent l'unité d'un horizon.
- Reeves explique l'origine de notre univers par une explosion initiale, à la suite du big-bang américain.
- René Thom, autre théoricien à la jonction des sciences et de la philosophie, parle de catastrophes par conflits plutôt que de générations par abondance, croissance, attractions naturelles ; il choisit les catastrophes plutôt que les anastrophes.
- La mécanique quantique s'intéresse à la «disparition du monde».
- L'écologie, de façon beaucoup plus empiriste, nous prédit ou décrit la destruction de la planète.
- Les philosophes travaillent à la déconstruction, à l'anti- ou au post- mais ils élaborent peu une nouvelle identité rationnellement fondée.
- Freud et Marcuse sont très pessimistes sur les chances des pulsions de vie et concluent au triomphe des pulsions de mort, instrument individuel et collectif de désintégration, décomposition.
- Etc., etc.

On peut donc dire qu'il s'agit de prévalence des pulsions de mort sur les pulsions de vie, de phénomènes d'explosion et non de champs d'aimantation. En termes psychologiques, on dirait que la haine l'emporte sur l'amour. Tous ces termes parlent de quelque chose qui est perdu ou qui est en train de se perdre dans l'abstraction ou le rêve : la référence à nos corps sexuels.

Les méthodes

Après avoir imposé la vérité, l'idéalité, l'unité transcendante au nom d'une loi divine inflexible, les savants d'aujourd'hui nous prêchent le

«hasard» (Reeves), l'«accident» (Feynman), l'«ignorance» (heureusement), Thom, le «pluralisme» etc., tout cela avec un horizon de peur politique de nouvelles valeurs qui pourraient être problématiques. De toute façon, la démarche de ces savants suppose des «ruptures avec le passé» (Feynman), des meurtres du père (Freud, Lacan), des sauts (Thom), des explosions (Reeves), des pertes de perception (*Le Cantique des Quantiques*) et non un devenir, une mémoire qui apprend continûment et change qualitativement en fonction de ce qu'elle apprend.

Les contradictions au lieu de l'asymétrie

C'est difficile à expliquer et je vais peut-être traverser rapidement ces questions, quitte à y revenir dans la discussion. Je pense que nous assistons aujourd'hui, dans la théorie et dans la pratique, à une exacerbation des contradictoires dont nous pouvons nous demander où elle nous mène. Je vous donnerai un petit exemple qui est non scientifique, mais il y a évidemment des jonctions entre la science qui se fait et ce qui se passe dans notre vie quotidienne. L'autre jour, je devais passer, comme piétonne, à un feu rouge. Les voitures se sont arrêtées au vert et sont reparties au rouge. L'anecdote est authentique ! Elle donne à penser sur la manière dont trancheraient juges et assurances en cas d'accident. Autre phénomène actuel : la plupart du temps si vous affirmez quelque chose, l'autre soutient le contraire. On peut se demander pourquoi. Je pense (mais c'est une hypothèse et je ne vais pas la développer) que la contradiction a alors une valeur thérapeutique et somatique profonde, que la plupart de nous en ont besoin, pas pour vivre peut-être mais pour survivre. Pour retrouver un certain tonus, la plupart de nos contemporains ont besoin de contredire ce qui s'est dit et ils ne trouvent finalement leur vitalité que dans la contradiction. Ce serait vrai aussi dans le domaine scientifique, plus généralement théorique. Il me semble que l'impérialisme du principe de non-contradiction et l'exacerbation consécutive des contradictoires vient d'un effacement de l'asymétrie que nous retrouverions de manière privilégiée dans le rapport sexuel. Un rapport de symétrie parfaite serait un rapport construit ou en miroir. Le rapport à l'autre, qui est même que moi, qui est de même sexe que moi, peut entrer dans un rapport de symétrie ; le rapport à un autre sexe que le mien met en question quelque chose du rapport à la symétrie. Je pense à ce propos à Feynman (*La nature de la physique*) parlant de nos rapports à un supposé martien et disant : nous ne pouvons pas désigner avec certitude pour le «martien» la droite et la gauche car, s'il est fait d'anti-matière, son énergie tournerait dans le sens inverse du nôtre, *hommes*. Supposons que après lui avoir expliqué nos conventions sociales, vous partiez pour le rencontrer. Vous vous avancez vers lui et

vous lui tendez la main droite. S'il tend sa main droite, vous pouvez vous rencontrer. Mais s'il tend la main gauche, prenez garde, vous risquez de vous détruire l'un l'autre. Je passe sur la suite. Il termine le chapitre en disant : «Cela signifie que la nature à 99,99 % fonctionne selon des rapports de symétrie connus mais qu'il y a juste une proportion infime de matière dont l'économie est complètement différente. C'est un mystère, sur lequel personne n'a encore la moindre idée.» Je pense que ce mystère représente quelque chose de très important pour notre vitalité humaine. Et sans doute pour une explication du macrocosme. L'exacerbation des contradictoires serait une annulation ou un oubli des questions de symétrie et asymétrie. Ces questions sont très importantes aussi dans l'art, l'art sacré notamment, où il est manifeste, par exemple, que nous sommes passés à une prévalence droite à partir d'une prévalence gauche. Nous pourrions nous demander pourquoi nous avons sacrifié notre main gauche à notre main droite. Il est indispensable d'abord la question de la différence sexuelle comme irréductible à un phénomène spéculaire. Elle y est irréductible en particulier dans sa matière. Mais le miroir n'est pas fait avec n'importe quoi. Il est possible qu'en annulant l'importance des effets de miroir entre les sexes, en affirmant qu'ils sont les mêmes pour les deux sexes, nous annulions quelque chose de nos composantes matérielles et de celles de l'univers.

Le dernier point que je vous suggère à propos des symptômes de la science actuelle, c'est l'implantation de termes de sexualité féminine dans la terminologie de la science. En effet, j'ai été assez étonnée, en lisant ou relisant un certain nombre de livres pour cet exposé d'y trouver des termes qui sont des termes de sexualité féminine. Ainsi René Thom utilise beaucoup le terme «hystérésis», qui est apparenté à la sexualité féminine. Il utilise aussi comme terme de morphologie : «les deux lèvres». J'étais amusée de le constater car c'est une problématique que j'emploie pour définir l'identité féminine et je ne savais pas du tout que René Thom l'utilisait. Il y a beaucoup d'exemples : aujourd'hui, les scientifiques travaillent sur des théories de membranes, etc. c'est-à-dire que beaucoup de termes qui sont liés à la sexualité féminine représentent des enjeux scientifiques importants mais dans d'autres champs et un discours qui se veut neutre et non sexué. Il y a donc passage d'un vocabulaire sexué dans un discours qui voudrait déterminer une vérité universelle mais qui recourt à notre époque à des termes qui évoquent «l'autre moitié du monde».

Je vais abrégé le point quatre : La philosophie et la science parce que je n'aurai pas le temps de le développer. Ce que je voulais rappeler c'est que, en d'autres siècles, les philosophes faisaient à la fois de la science, de la

philosophie, de l'éthique et parfois de la théologie. Les mêmes personnes réalisaient des passages entre les différents secteurs du savoir. Aujourd'hui, les scissions entre les secteurs du savoir font que nous sommes en présence de modèles scientifiques qui ne nous parlent plus sensiblement. Les modèles en termes de micro ou de macro-scope ne nous parlent pas sans apprentissage spécialisé, et il n'y a personne qui puisse faire la synthèse humaine des découvertes scientifiques (ou si peu !). Nous n'avons plus de traduction «humaine» des découvertes scientifiques, ce qui est un phénomène récent. Pendant très longtemps, les mêmes personnes faisaient de la science et de la philosophie ou au moins établissaient des dialogues entre ces disciplines. Or, à ces époques – est-ce un hasard ? – les philosophes et savants se souciaient de nos pieds, de nos mains, de notre peau, de nos perceptions sensibles. Depuis quelque temps, nous n'avons affaire qu'à des faisceaux énergétiques qui nous restent invisibles (sinon au microscope ou macroscopie), qui sont décelés par les équations des savants, par des machines et manipulés le plus souvent par les médecins ou par les politiciens sans que nous en connaissions rien. Cela se passe de nos affects. Microscopiques ou macroscopiques, ces réalités ne sont plus à notre échelle – ou si elles le sont c'est sans que nous puissions nous-mêmes nous les approprier – et elles ne passent plus par nos passions, ce qui nous rend quelque peu idiots. La pratique psychanalytique m'a appris que lorsqu'on cache quelque chose à un enfant, il devient idiot. Nous sommes tous et toutes les enfants de la société, de la culture.

Cinquième question : l'enjeu scientifique actuel. Si les sciences, du fait de leur prolifération, sont éclatées en plusieurs domaines, si elles n'ont plus un objet unique parce qu'elles couvrent des domaines trop multiples, nous devons nous donner au moins un enjeu de recherche. Dans cette fragmentation du scientifique quelques options s'imposent peut-être. Par exemple, travailler une science à partir d'une visée éthique (l'esthétique faisant peut-être partie de l'éthique). Comment la définir ? Quelques notions me semblent s'imposer. D'abord : sauver les réserves naturelles, terrestres et corporelles, ne pas détruire notre patrimoine physique et cosmique. Ensuite : respecter à part entière la vie et l'intelligence de l'autre. Et encore : quand une science se contredit dans sa dispersion, ce n'est peut-être plus une «vérité» au sens où je définissais l'épistémé mais une technique, ou un savoir au service de la technique. Autre point : il ne faut pas oublier que ce dont nous refusons de tenir compte se réintroduit en un autre temps ou autrement. Cela veut dire que plus la science se veut théorique et abstraite, plus il faut lui demander ce qu'elle a fait de ses passions, de ses affects (de nos passions, de nos affects mais d'abord des siens), outre que les sciences trop abstraites ne rendent plus compte de l'homme. Les sciences actuelles souvent ne rendent plus

compte, d'une certaine façon, de l'homme. Notamment en ne considérant pas les valeurs affectives et sexuées qui sont les nôtres. Elles produisent de la technique, ou sont produites par elles, mais elles ne produisent quasiment plus d'humain.

Pour vous donner un exemple, la recherche psychologique dite scientifique, se soucie avant tout d'apprentissage néo-cortical mais très peu de tout ce qui constitue les régions affectives de notre cerveau. Les sciences actuelles nous en disent bien peu par exemple sur l'hypothalamus et toutes ces zones qui déterminent notre comportement humain et social. Mais l'industrie pharmaceutique et la prolifération des médecines, elles, nous en disent beaucoup sur l'hypothalamus et son dérèglement. Les sciences procèdent donc à une escalade technique, à l'abstraction par équations et formalisme, sans s'interroger beaucoup sur qui les produit et quels en seront les effets individuels et sociaux. Jusqu'à présent, les plaidoyers de certains scientifiques pour la vie, la paix dans le monde, n'ont pas modifié sensiblement le discours scientifique. Certains scientifiques le savent. La question est celle des modalités d'application, de leurs affirmations pacifistes. Ainsi la célèbre formule d'Einstein, $E = Mc^2$ (ou d'autres formules qui s'en sont suivies) a eu comme effet non seulement l'invention des armes nucléaires (comme retombées) mais correspond peut-être (c'est une question que je me pose), à une accélération du temps qui n'est pas dans nos possibles humains. L'humanité devient malade de vitesse. «Les médicaments ça va plus vite», m'a dit un jour un pharmacien. «Vous pouvez attendre que ça passe, mais avec les médicaments ça ira plus vite». Nous n'avons pas encore trouvé il me semble, les termes culturels, sociaux qui nous permettent de rééquilibrer entre nous nos réductions ou pertes de rapports aux champs d'attractions cosmiques. Outre toutes les pollutions dont ont parlé les sciences, notamment biologiques, il y a notre pollution psychique, mentale, dont nous ne parlons pas. Nous allons de plus en plus vite mais notre corps, lui, est toujours soumis à un certain rythme. Si nous sommes en régime de relativité restreinte, quels sont nos repères ? Si nous sommes en relativité généralisée, pourquoi avoir choisi le sens le plus rapide comme critère et avoir oublié le plus nécessairement vital ? Pourquoi ne pas tenir compte de l'affect qui est un rééquilibrant nécessaire aux excès de vitesse ? Certains diront que je questionne abusivement les relations de certaines lois scientifiques avec le corps et le psychisme humains. Je répondrai que – outre que c'est rendre à César ce qui est à César, car c'est toujours l'homme qui a produit la science, elle ne s'est pas produite toute seule – je ne crois pas à la dissociation macro et microcosme. De plus sans aller au tactile proprement dit, sens pourtant indispensable au vital, comment rééquilibrions-nous à chaque instant en nous la vitesse de la lumière et celle du son

par exemple ? Pour ne citer que ces deux sens les plus théoriques, nous sommes regard et ouïe. Il y a des différences importantes entre les vitesses de transmission et la perception des stimuli visuels et acoustiques. Nous préoccuons-nous de les rééquilibrer ? Comment ? Et par exemple, si nous circulons aujourd'hui à une vitesse qui outrepassa la vitesse du son, que deviennent nos perceptions ? Que devient l'accord entre elles ? Chacun sait bien sûr que les avions sont plus ou moins bien pressurisés. Outre le mal aux tympans, il peut se produire des phénomènes de vitesse de perception acoustique étonnants. Or nos oreilles sont notre organe d'équilibre statique, elles participent à la régulation thermique et affective. De plus, ce sens est plus archaïque que celui de la vision : en principe, nous entendons avant de voir. C'est aussi le sens de l'échange culturel verbal. Devant de telles questions, choisirons-nous Darwin ou choisirons-nous Pavlov ? Ou essaierons-nous de découvrir de nouvelles lois, une nouvelle humanité, plus esthétique, plus éthique ?

Point six : le frein des sciences sociales : la qualité ou la quantité.

Je vais résumer pour avoir un peu plus de temps pour le point sept. Les sciences sociales (dont l'une a eu un effet assez important : le marxisme) ne semblent pas avoir produit qualitativement un nouveau type d'humanité. Le marxisme s'est préoccupé avant tout de répartir de l'argent en quantité. Il ne semble pas qu'il ait produit une culture qualitativement autre ou meilleure. Pourquoi ? Peut-être se soucie-t-il de mieux distribuer l'information, la culture, mais se préoccuper de diffusion n'équivaut pas à produire une nouvelle culture. C'est, au mieux, exploiter différemment celle qui a été produite à une autre époque. Il ne semble pas que le marxisme ait marqué un seuil culturel important. Il revient parfois au réalisme, au biologisme, à la réflexologie, à nos ancêtres culturels mais il est difficile, pour moi, d'y trouver une nouvelle sublimation de l'énergie individuelle et sociale, une nouvelle civilisation. Notre temps, d'ailleurs, n'est pas un grand producteur de nouvelles valeurs spéculatives, artistiques. Même scientifiquement, il y est plus question d'évaluer les effets des inventions techniques que de faire de très grandes découvertes. Pourquoi ? Il me semble que la sortie des femmes des maisons, la séparation des foules, auraient dû inciter à la création de valeurs sexuées. Mais ce potentiel créatif considérable est encore stérilisé, nié, dénié pour un type de valeurs neutres, asexuées, plus ou moins justement réparties. Or le nivellement des différences aboutit à la stérilité culturelle plutôt qu'à la fécondité.

Cette neutralisation des sexes alarme certains par le risque de moindre reproduction. Elle me semble être un péril par le risque de :

- moindre régénération d'un sexe par l'autre ;
- moindre créativité imaginaire et culturelle ;
- un refoulement plus ou moins subtil du sexuel, car libérer certaines techniques sexuelles ne signifie pas affranchir la sexualité de ses refoulements.

Ce qui refoule c'est du langage. Lever des refoulements exige donc une mutation du langage, de la culture, une inscription du sexué *dans* le langage. L'idée de cette nécessité fait encore scandale, notamment auprès des scientifiques. Le meilleur évitement des conflits réside sans doute dans la création d'une nouvelle culture, au moins bipolaire, ce qui ne veut pas dire hiérarchique. Pourquoi refouler ou censurer cette possibilité. Pourquoi affirmer nos contraintes matérielles, économiques, sans aller jusqu'au bout de notre détermination par la matière – notamment sexuée – qui est la nôtre ? Devons-nous indéfiniment rester en retard de croissance dans certains domaines de notre devenir ? Ces retards produisent des traumatismes, des conflits, des répressions sociales.

J'en viens enfin à quelques éléments d'une possible *morphologique féminine*. Si les sciences ont tendance à méconnaître la possibilité de différences sexuées et à vouloir constituer un discours universel, au mieux prétendu neutre, beaucoup de femmes, elles, refusent une identité morphologique par peur d'être ainsi re-soumises à la hiérarchie traditionnelle des sexes fondée sur l'anatomo-physiologie. A peine libérées de certaines contraintes biologiques – contraception, avortement, etc. –, les femmes abdiquent en quelque sorte leur devenir en ne se donnant pas une nouvelle morphologie. Or elles ont besoin d'affirmer un ordre de formes qui leur soit propre pour être libres et sujets à part entière. Toute matière a besoin de formes et de leur déploiement pour exister, ce qui correspond à un certain ordre. La plupart des femmes n'imaginent pas encore qu'elles pourraient, ou devraient, créer le leur. Pourquoi ? Cela peut s'expliquer de différentes façons. Primo, par un manque de décollement du passé et des situations sociales et culturelles. Vouloir «être in» ou «prendre le train en marche», comme je l'entendais dire récemment par une femme dans une exposition d'artistes à l'étranger, ce n'est pas encore être capable de distance et de décision par rapport à une époque et une situation, c'est seulement adhérer à cette époque et à cette situation. J'opposerais à ce propos, comme l'ont fait les Italiennes, émancipation et libération. L'émancipation, c'est une revendication d'égalité ; la libération, c'est une affirmation de différence d'identité. Un certain nombre de femmes émancipées je crois, ont peur de perdre un peu du pouvoir socio-culturel qu'elles ont acquis récemment et aussi un peu d'amour. Deuxième point : la femme appartient à une morphologie, une morphologie, complexes.

Ce sont là les questions les plus intéressantes et les plus difficiles. Notamment parce que les femmes se situent plus que l'homme (ou différemment de l'homme) entre le visible et l'invisible, entre ce qui apparaît et un sensible tactile relevant des peaux et des muqueuses. Il ne s'agit pas là seulement, comme la tradition ou l'imaginaire traditionnel le voudraient, de la peau, de la matrice et des ouvertures des sens. Les femmes auraient en quelque sorte un autre sens, un sixième sens ou énième sens qui leur ferait éprouver différemment le tout. Elles ne sont « passives hystériques » selon le mot de Lacan, je crois, que si elles manquent de sensibilité muqueuse. Il est difficile d'expliquer en quelques mots cette réalité dans une tribune scientifique. J'en ai étudié bien des aspects et je vous signale les lieux où vous pouvez trouver ces analyses : dans *Speculum*, le chapitre intitulé « L'incontournable volume », dans *Ce sexe qui n'en est pas un*, le chapitre intitulé « Quand nos lèvres parlent » (chapitre qui a été entendu comme un poème, il l'est, mais il est aussi une méditation sur l'infiniment petit et le rapport entre l'infiniment petit et l'infiniment grand) ; dans *Amante marine*, le chapitre qui traite du rapport entre les voiles (comme les voiles de bateau) et les lèvres ; dans *L'oubli de l'air*, le chapitre 7 et dans *L'éthique de la différence sexuelle*, un peu partout. Dans le dernier livre *Parler n'est jamais neutre*, il y a des analyses plus formelles du langage. Il y est moins immédiatement question dans la plupart des textes, de définition d'une nouvelle sexualité, que d'analyses de spécificité du discours, notamment, selon les sexes, établissant la nécessité d'une autre culture sexuelle. Ce thème donc — essayer de définir une morphologie féminine — est constant dans ce double mouvement d'analyse et d'élaboration que j'essaie de faire sans cesse : interpréter les anciennes valeurs, nous libérer de leurs normes et déployer de nouvelles formes. Ces formes — féminines — me semblent avoir affaire avec des découvertes scientifiques importantes. J'en évoque quelques-unes.

Je pense que les modèles de Prigogine et de Stengers s'accordent mieux avec l'énergie et la morphologie féminines qu'avec l'empire exclusif des deux principes de la thermodynamique, appliqués par Freud à l'économie sexuelle masculine (au mieux neutre) qui s'accommoderait, elle, des lois de « tension », « décharge », pour un retour à l'homéostasie et au principe de constance. Ces deux lois définissent le régime de la libido sexuelle comme accumulation d'énergie qui crée une tension ; cette tension nécessite une décharge pour un retour à l'homéostasie, à un équilibre d'une certaine façon toujours le même. Ces principes rendent mal compte à mon avis d'une économie sexuelle féminine qui s'accorde mieux — ce qui n'est pas dire parfaitement — à des modèles de devenir par paliers d'entropie (désordre) et expansions (par ou pour un nouvel ordre), le passage à un nouvel ordre étant

lié à une relation aux dimensions cosmiques. Le modèle n'est donc pas un modèle de tension/décharge et retour à l'homéostasie, mais un modèle de croissance sans retour. S'il faut en donner des correspondants biologiques (ou biológico-psychologiques), il est possible de dire que :

– le cycle menstruel des femmes ne peut se réduire à une tension/décharge (sauf parfois à certains niveaux de perception, la culture en étant la principale responsable). Ce cycle ne revient jamais au point zéro. Il faut ajouter qu'il est lié au macrocosme – lunaire dit-on communément, solaire aussi nous affirment certaines traditions orientales ainsi que des techniques modernes (qui, par exemple, accélère ou intensifie la ponte par surexposition à la lumière) ;

– la conception et la génération d'un enfant, de même, ne correspondent pas au modèle entropie/néguentropie, tension/décharge, et il n'y aura jamais retour au point zéro : ni biologique, ni psychologique, ni social. Outre l'interférence entre la mère et l'enfant, le devenir mutuel, la mère ne revient jamais (ni biologiquement, ni psychologiquement, ni socialement) à une homéostasie. Son équilibre est toujours en devenir métastable : plus stable que toutes formes arrêtées logiquement, qui sont friables et cassables, et moins stable que toute identité (soi-disant) définie une fois pour toutes ;

– le modèle du féminin, pour d'autres raisons encore, est un modèle de croissance en relations constantes micro/macrocosme. La femme serait en quelque sorte une médiatrice privilégiée entre le microcosme et le macrocosme, une médiatrice permanente et en devenir.

Il est habituel, aujourd'hui, d'entendre dire qu'une femme enceinte est en relation avec l'énergie cosmique. Mais, sans être enceinte, la femme a une porosité plus grande que le masculin. Pourquoi ? Son système nerveux périphérique est plus éveillé, plus mobile. Le rapport à l'air (par la peau et la respiration) est plus important dans son économie vitale et il la met en échanges continuels avec l'univers. Son équilibre thermique et statique lui demande des rééquilibrages permanents entre micro et macrocosme. Sa sexualité proprement dite est, et donc son psychisme, sont davantage liés aux muqueuses et membranes, donc à la porosité. Plus vulnérables par ces perméabilités et fluctuations constantes, la femme est plus forte par ces relations, cette ouverture permanente à l'univers, cette temporalité non artificielle. Il serait inutile de le rappeler si bien des découvertes actuelles n'étaient empruntées, je dirais à une vérité ou aux sciences possibles du féminin pour élaborer une science soi-disant neutre et universelle. Je pourrais citer encore beaucoup d'exemples mais je voudrais en venir aux modèles théoriques.

Le féminin est situé dans une temporalité toujours liée à l'espace, au cyclique et au macrocosme. Le temps du féminin ne peut donc jamais être purement subjectif comme le temps défini par Kant notamment. Les célèbres caprices des femmes sont souvent des caprices cosmiques, leur temporalité est autre que celle des modèles théoriques et socio-culturels que nous connaissons. Elle est aussi pour une part irrégulière et non gelable dans des modèles idéaux ou techniques. Il s'agit d'un temps continu au sens strict mais persévérant, métastable, déséquilibré et rééquilibré. Ce temps oscille énergétiquement entre l'infiniment petit et l'infiniment grand, l'infiniment proche et l'infiniment lointain. C'est un temps ou espace-temps de l'entr'ouvert. Pour ne pas être en simple mimétisme ou symétrie par rapport à l'économie masculine et à ses systèmes de force (ne pas faire comme celui qui est le plus fort, c'est au mieux prendre un risque et c'est parfois impossible), il faut donc que la femme ait une unité, une identité : l'unité de son « système » ou de son identité. Mais l'identité féminine et sa morphologie correspondent à une continuité rythmée, non soumise à des « sauts » brusques qualitatifs. Cette continuité est rythmée par le macrocosme, le microcosme, leur devenir ; elle est plus proche du cyclique saisonnier, mensuel, journalier. Les femmes seraient une sorte de calendrier du monde, toujours refusé et oublié comme tel. A ce titre, la temporalité des femmes ne ressemblerait ni à celle des automates techniques ni à celle de ruptures suivies de réparations et accès à un autre palier, mais à un devenir quantitativement et qualitativement différent selon les moments, les époques. Il n'y est pas question d'une somme d'unités, puis d'une rupture pour passer à une autre qualité. L'univers compte pour nous en quelque sorte. Nous pouvons l'aider, nous ne pouvons pas nous y opposer totalement.

Le savoir masculin est souvent une tentative de surmonter les lois cycliques de l'univers : le jour, la nuit, les saisons, etc. Utilisant les lois de l'univers (la chute des corps, la vitesse de la lumière, la vitesse du vent, etc.), les sciences monosexuées traditionnelles tendent souvent à les réduire à des constantes ou à vouloir les maîtriser. Heureusement elles n'y sont jamais arrivées et n'y arriveront, je l'espère, jamais. Il n'est pas là question de hasard, d'incertitude, mais d'une régulation qui nous échappe et dont les deux pôles – masculin et féminin – ont chacun, microcosmiquement, une part inscrite dans le corps, les organes, la spécificité de l'économie des particules utilisées dans chacun de ces corps, etc. Il semble que certaines particules dites élémentaires appartiennent à ou définissent plus le féminin et d'autres le masculin. Or, quand les scientifiques actuels parlent des particules de l'univers, ils citent certaines d'entre elles comme faisant partie de l'économie corporelle, d'autres non. Ce choix paraît correspondre à des appartenances sexuées.

Ainsi le soufre, particule plus apparentée au masculin est citée par Reeves (*Patience dans l'azur*) comme particule du corps, le mercure, plus «féminin» ne l'est pas. Or il existe dans le corps. Il est apparenté au féminin, très cultivé des sages de l'Orient, très présent aux mystères sacrés et alchimiques, très utilisé par les médecines traditionnelles. Si les femmes sont à ce point des baromètres de l'univers, c'est que le mercure est particulièrement présent dans leur corps. Et le mercure, comme vous le savez, est une particule qui peut entrer dans la fabrication des miroirs. Cela nous renvoie donc pour finir aux questions irrésolues concernant les relations entre symétrie, asymétrie et différence des sexes.

Int. : Pensez-vous qu'il puisse y avoir émergence d'une science féminine, en tant que telle ? Si oui, quelle serait la pratique qu'on pourrait avoir de cette science, dans la société actuelle ? Comment envisagez-vous les rapports d'une telle science avec les sciences actuelles ?

L. I. : J'ai montré par quelques exemples ce que la science monosexuée négligeait les caricatures de son discours actuel, ses oublis, ses apories et comment une science au féminin, si elle est réellement une science, est une science aussi du féminin. Je demande à une science d'être consciente du sujet qui la produit, en particulier de son sexe masculin s'il est masculin, féminin s'il est féminin. Je crois avoir donné quelques éléments qui sont des indications de ce que pourrait être une science du féminin. Je ne doute pas qu'une femme puisse manier le formalisme aussi bien qu'un homme. Les femmes sont aussi intelligentes que les hommes. L'enjeu est différent. L'enjeu est : y a-t-il des vérités encore à découvrir ? Ma réponse est oui. Allons-nous détruire l'univers comme un jouet ? Je souhaite que non et je pense que la différence sexuelle est un des grands enjeux créateurs de notre époque et un des atouts que l'humanité a encore à jouer. Elle n'en a pas beaucoup d'autres aussi importants que celui-là. Mon choix est donc un choix éthique comme je l'ai dit. Mais cela ne met pas en cause le fait qu'une femme puisse faire de la science abstraite. C'est un problème important : celui de l'accès des femmes à la reconnaissance de leur intelligence et aux postes sociaux qui correspondent à cette intelligence. Il est vrai que ce n'est pas de cela que j'ai parlé mais du contenu de la science actuelle, de ses formes et du contenu que pourrait avoir de nouvelles valeurs scientifiques, si elles arrivent à émerger et se faire reconnaître.

Int. : Vous parlez d'émergence : vous pensez donc qu'il est possible qu'existe une science féminine. Quels pourraient être les rapports de cette émergence avec les pratiques scientifiques actuelles ?

L. I. : J'ai dit qu'il s'y agirait d'un autre rapport à l'espace et au temps, un autre type de relations à l'énergie et aux lois de sa régulation, une autre économie de l'asymétrie et

la symétrie, un autre mode d'harmonie entre particules de matière, un autre équilibre entre micro et macrocosme, une autre définition et utilisation de l'instrument scientifique.

Int. : Qu'en est-il des énoncés scientifiques déjà acquis ? Sont-ils intégrés ? Sont-ils contestés ? Sont-ils transformés ?

L. I. : Mon avis est qu'ils doivent être partiellement connus. Un sexe ne se définit qu'en relations avec l'autre. Mais cette non-relation se manifeste dans le fait que la science actuelle intègre aveuglément des termes empruntés à ce que serait un discours sexué féminin. Un des effets des mouvements de libération des femmes a été d'intégrer un certain nombre de femmes dans les secteurs scientifiques, ce n'est pas encore l'émergence d'une science au féminin mais de concepts ou de quasi-concepts concernant le féminin dans cette science soi-disant monosexuée. J'ai essayé d'en donner des exemples précis. Ainsi, pourquoi quelqu'un comme Thom utilise-t-il la notion d'«hystérésis» qui est un mot qui a comme racine «utérus» ? N'y a-t-il pas des peintres qui peignaient les femmes sans les laisser peindre ?

Int. : Cela a été déjà utilisé dans le magnétisme, antérieurement.

L. I. : Dans le magnétisme, justement ! Comme je l'ai rappelé souvent le formalisme nous fait oublier notre dimension électro-magnétique. Or, de cette dimension nous avons besoin pour vivre. Vous demandez des exemples précis ? J'ai repris celui d'«hystérésis». La théorie des lèvres en est un autre. C'est troublant, pour quelqu'un qui réfléchit sur la morphologie des lèvres, de se trouver devant quelqu'un qui utilise le modèle formel des «lèvres». Dans la science actuelle, on se préoccupe beaucoup des problèmes de théorie des membranes. Certes, non seulement les femmes ont des membranes, mais je crois que leur sortie de l'enfermement dans le silence privé est pour quelque chose dans l'accroissement de ces recherches. Il en va de même pour les recherches sur le placenta. Enfin tout un secteur de la science s'intéresse maintenant à un type de tissus biologiques qui est lié à des valeurs sexuées. Ce ne sont que quelques exemples !

Int. : Je trouve que beaucoup des choses que tu dis sont très provocantes, nuancées, originales — comme tout ce que tu as écrit, tout ce que j'ai lu de toi. A d'autres moments, j'ai un malaise : les moments de malaise viennent quand tu fais des extrapolations vertigineuses d'un domaine de réflexion à un autre. Je ne sais pas si c'est seulement le passage du microcosme au macrocosme mais ces analogies me semblent souvent discutables. Pour l'équation $E = Mc^2$ par exemple, on peut bien admettre que cela a conduit aux armes nucléaires mais est-ce que tu la décrirais comme une équation masculine ? Première question. Une autre serait : pour toi,

qu'est-ce qui est féminin dans les organes de la peau et des poumons ? Je pense que les femmes n'ont pas le monopole des membranes — ni des lèvres d'ailleurs, même si l'on en a un peu plus que les hommes et que, d'ailleurs, si un terme comme «hystérésis» ou des mots comme «membrane» et «lèvre» se retrouvent dans différentes théories scientifiques, je ne suis pas absolument persuadée que ce soit significatif, cela n'empêche pas que la réalité qu'ils désignent fonctionne en dehors du nom qu'on lui donne.

- L. I. : Sur la première question à propos de l'analogie et l'extrapolation, je ne suis pas d'accord avec ces termes. Il ne s'agit pas d'analogie et d'extrapolation et je renverrai la question, comme je l'ai fait dans l'exposé, à son contexte historique : pourquoi philosophie et science sont-elles aujourd'hui la plupart du temps séparées ? Jamais il n'aurait été dit à Descartes, Spinoza ou Aristote : «Vous faites de l'analogie ou de l'«extrapolation» ! Ils faisaient simplement de la science et de la pensée de la science. Je fais de l'expérimentation et je réfléchis sur l'expérimentation. Cela ne revient pas à de l'extrapolation. Mais un des périls de la science actuelle, c'est d'être tributaire du formalisme et d'être incapable de penser ce qu'elle fait. Hormis, probablement, des gens de la taille d'Einstein, la plupart des scientifiques ne pensent pas la recherche qu'ils sont en train de faire. L'extrapolation, l'analogie : là, je ne suis pas d'accord ou alors il faut dire que c'est toute la science elle-même qui est une extrapolation et une analogie ! Parce qu'il y a bien quelqu'un qui l'a produite. Deuxième point : l'équation $E = Mc^2$ est-elle une équation sexuée ? Peut-être que oui. Faisons l'hypothèse que oui dans la mesure où elle privilégie la vitesse de la lumière par rapport à d'autres vitesses dont nous avons vitalement besoin. Ce qui me semble une possibilité de la signature sexuée de l'équation, ce n'est pas directement ses utilisations par les armements nucléaires, c'est d'avoir privilégié ce qui va le plus vite et, je crois qu'il y a aujourd'hui pour nous un péril d'excès de vitesse. Autre question : pourquoi la peau, les poumons plutôt du côté féminin ? Bien sûr, les femmes n'ont pas l'exclusivité de la peau, des poumons ni des lèvres ! Mais le corps masculin et le corps féminin ne sont pas les mêmes du point de vue de leur fonctionnement, il y a des organes qui sont plus spécifiquement masculins et d'autres plus spécifiquement féminins. Ainsi la peau et les poumons, sont des régulateurs thermiques liés à l'économie de l'hypothalamus. Or ce sont des organes qui, selon les grandes traditions orientales, sont plus spécifiquement féminins. Il en va ainsi dans nos traditions médicales aussi d'ailleurs et il n'y a pas lieu de nous distinguer de ces cultures puisque nous sommes des Indo-européens. Toutes les traditions qui sont aujourd'hui des recours thérapeutiques : l'acupuncture, par exemple, se fondent sur une certaine économie de notre corps sexué, non seulement en ce concerne les organes sexuels proprement dits mais tous les organes. Ces traditions sont redevenues présentes parmi nous, aussi parmi les scientifiques : nombre de physiciens aujourd'hui se basent beaucoup sur les traditions orientales.

Int. : Dans le chapitre «Les symptômes de la science actuelle», n'y a-t-il pas des problèmes d'interprétation ? Tu as signalé par exemple les termes «catastrophe», «désintégration» et ainsi de suite, tu as associé cela avec l'idée de mortifère, de perspectives catastrophiques pour les personnes. Mais à chaque fois que se prépare une situation pré-mutationnelle ne se pose-t-il pas une façon de désintégrer ce qui est anté-mutationnel ? On peut alors dire effectivement que l'on se prépare à une situation qui, du point de vue de l'anté-mutation, est catastrophique ou est désintégrative. Mais ensuite, une fois les mutations effectuées il apparaît rétrospectivement que ce qui pouvait être catastrophique ou désintégrateur était simplement condition préparatoire. C'est question de point de vue, d'interprétation.

L. I. : J'ai été frappée, en lisant un certain nombre de livres contemporains de scientifiques des sciences exactes (ce qui veut dire de gens supposés faire une science neutre, néo-corticale, non-affective) de voir que la terminologie qui désigne les découvertes est une terminologie affective, pathétique, liée à la désintégration, aux catastrophes. Il ne s'agit pas de dire «mortifère» : les sciences humaines aussi ont des termes exacts, «pulsion de mort» ne veut pas dire «mortifère», mais horizon de séparation, de désintégration, d'explosion plutôt que de rapprochement. Évidemment, les effets sont souvent mortels. L'écart et la désintégration engendrent la mort plus que l'aimantation ou, en d'autres termes, que l'amour. Mais il ne s'agit pas de notions rigoureusement définies. J'ai cité un certain nombre d'exemples dont je ne pense pas qu'ils soient contestables : Reeves parle de l'«explosion initiale». Pourquoi une explosion ? Pourquoi notre soleil actuel serait-il le résultat d'une «explosion» et serait-il «mort» ? Je consulte un certain nombre de livres et j'entends l'un parler de «désintégration», un autre de «catastrophe», un troisième de «disparition de la perception du monde», un quatrième d'«explosion initiale» ; ce que je vous communique, ce sont des citations et non des interprétations ! Si j'entends parler de «déconstruction», d'«anti», de «post», je ne peux pas m'empêcher de rassembler ces intitulés de découvertes actuelles et de me dire : qu'est-ce que cela veut dire ? Sans avoir personnellement interprété, j'ai rapproché ces notions des termes de Freud : «pulsion de vie/pulsion de mort». «Pulsion de mort» cela veut dire pulsions de désintégration, de catastrophe, de disparition, de destruction... Ces termes désignent la même réalité. Cela dit, que certaines époques soient des époques où un monde finit un autre commence, c'est déjà arrivé, heureusement car sinon il y aurait de quoi s'inquiéter. C'est déjà arrivé mais quel est le monde qui s'annonce ? Je vous pose la question à vous, collègues scientifiques. Quel monde s'annonce face à l'«explosion», aux «désintégrations», aux «catastrophes», à la disparition de la «perception», à la prévision de la destruction de la planète, à l'«anti», au «post» etc, quel monde mental s'annonce ? Sans parler de l'utilisation des armes nucléaires, quel temps futur pour les peuples soumis à la radioactivité ou à ses constantes menaces ? Quelle mutation annoncez-vous face à ces réalités ?

Int. : Je suis physicien et vos citations me paraissent très restreintes. Dans le domaine où je travaille, qui est la physique des particules, le domaine leader, semble-t-il, des sciences exactes en physique, il est moins question dans le langage aujourd'hui de «mortifère» et de «désintégration» que de «mutation», de transformation, de particules qui s'arrangent différemment, de symétrie, de réarrangement. Bref, le vieux principe de Lavoisier continue de s'appliquer : rien ne meurt, mais cela se recombine autrement ; notre lot de particules se transforme les unes dans les autres mais elles ne disparaissent pas, ne s'explodent pas, ne se tuent pas. Je termine en ajoutant à vos champs de citations le fait que les six particules élémentaires les plus connues de notre univers ont d'abord été appelées «haut» et «bas» — ce qui est tout à fait neutre, à mon avis, comme langage. Mais, les dernières ont été appelées «étrange», «charme», «beauté». Cela m'intéresse, effectivement, beaucoup que vous m'expliquiez pourquoi. Vous donnez un exemple de plus de l'emprunt de qualités féminines par le monde de la science. A mon avis, vous parlez du même geste que celui qui a fait des tableaux de femmes nues, dans l'art, à une certaine époque. Dans la période d'abstraction scientifique que nous traversons le chercheur appelle les particules «charme», «beauté», etc...

Int. : C'est une analogie.

L. I. : Alors tout a toujours été une analogie et la morphologie biologique du féminin n'a jamais existé. Peut-être celle du masculin non plus ? Parce que si vous dites que c'est une analogie, vous dites que tout le discours est analogique et pouvez-vous séparer notre devenir de celui du discours ? Vous dites que la physique des particules parle surtout d'anabolisme et pas de catabolisme, d'accord... C'est un terme que vous connaissez, quand même ?

Int. : C'est un terme que vous employez, mais d'accord...

L. I. : Si vous êtes venu ici, c'est que vous croyez que nous pouvons encore parler ensemble ? Alors essayons de garder un contrôle affectif un petit peu scientifique: D'abord, je voudrais que vous me donniez des références de livres sur la physique des particules parce que ça m'intéresse. Ensuite, je voudrais que vous me disiez : est-ce que vous croyez (ce n'est pas une fausse question) que nous sommes actuellement et possiblement des mutants ? Est-ce que vous, scientifique, vous croyez qu'il est possible que nous soyons des mutants ?

Int. : Moi scientifique, j'étudierai la question et on reprendra contact plus tard parce que je ne réponds pas brusquement, comme ça, à une question. Pour les références, il y en a de très bonnes mais ça aussi je ne peux pas les fournir au pied levé. Cela me rappelle aussi une autre petite question. Toujours sur le discours, là par contre.

j'apprécie le fait que vous disiez que le discours est sexué. Dans $E = Mc^2$, il y a la vitesse, l'énergie et la masse. Je crois que l'une des composantes qui fait l'esthétique de cette équation, si on peut en parler, c'est qu'elle est courte, elle est relativement symétrique dans ses termes. Tout le monde l'apprend par cœur même : c'est presque une phrase musicale. Mais là-dedans, vous avez la vitesse, l'énergie, la masse : ce sont trois termes au féminin. Et je crois que ce n'est pas neutre non plus. Il n'y a pas que la vitesse.

L. I. : Je compte sur vous pour avoir une référence bibliographique (N.B. jamais). Cela dit, je pense que dans cette formule-là, la question du plus vite, le plus vite dont nous soyons capables, est une question à mon avis très importante.

Int. : S'agit-il bien de science sexuée — ou de discours, de pratique sexués ? Vous dites : «cette formule a été choisie». Cela me suffoque. Comme si on avait la possibilité d'en choisir d'autres, qui auraient pu être plus masculine ou plus féminine ! N'est-ce pas la condition nécessaire pour faire de la science que de ne s'intéresser qu'à des objets et concepts tels que, bien que le chercheur ait un sexe et fasse parler ce sexe, ce qu'il exprime soit finalement valable pour tous ?

L. I. : Je vous répondrai de deux façons. Croyez-vous que vous soyez capable de vous couper en morceaux et que ce soit une bonne opération ? Parce que vous êtes sexué que je sache. Deuxièmement, croyez-vous que vous n'ayiez aucun degré de liberté ? Où en est la science si les savants n'ont pas de degré de liberté ? Ne disons pas la science, disons où en êtes-vous, si vous n'avez pas de degré de liberté ? Vous avez dit «Est-ce que vous croyez que nous avons la liberté de choisir telle ou telle formule». Ne sommes-nous pas arrivés à un moment de notre devenir humain où nous avons les outils pour nous penser nous-mêmes et où nous devons le faire — notamment en réfléchissant et en prenant comme outil de réflexion le langage que nous utilisons. C'est l'un des enjeux principaux de mon travail scientifique : ne pas utiliser aveuglément le langage, dire : ce langage est un outil, je le marque comme un animal marque un territoire. L'humanité en est à un niveau où elle devrait être capable d'étudier et d'analyser ce discours, son discours, y compris comme discours scientifique.

Int. : Vous venez de demander : «Êtes-vous capable de vous couper en morceaux ? Croyez-vous que ce soit une bonne opération ?». Je pense qu'il n'y a pas de science si vous n'êtes pas capable de vous couper au moins en deux morceaux. Car la science — ou plus exactement la recherche scientifique — se décompose en une phase dionysiaque, celle de l'inspiration, de la transe et une phase apollinienne, de mise en ordre. Et bien entendu, une dialectique joue en permanence entre ces deux phases. Il n'y a donc pas de recherche scientifique possible si vous ne savez pas à la fois être un grand

inspiré et, en même temps, quelqu'un capable de tempérer et d'ordonner cette inspiration ; si vous ne savez pas être à la fois chaud et froid. Ce n'est donc pas tellement la question sexualité/science qu'il faudrait discuter, mais la question sexualité/découverte scientifique. Vous avez dit que les femmes sont plus proches que les hommes de la nature et je serais bien loin de vous contredire sur ce point mais en quoi être proche de la nature favorise-t-il le travail inconscient qui régit la découverte ? C'est peut-être au contraire le fait d'être moins proche que les femmes de la nature qui favorise aussi le processus symbolique qui régit la découverte ?

L. I. : Je vous remercie de votre question. Ce que vous avez dit ne correspond pas à « se couper en morceaux », mais à être capable de sublimer, ce qui ne revient pas au même. Une science capable de sublimer le sexuel ? Cela va dans le sens de mes recherches. Mais, si elle le sublime, les questions concernant le sexué ne lui font pas peur, ni un discours sur la sexuation du langage. Si elle a sublimé, si elle est passée par la crise que vous décrivez, aucun discours concernant le sexué ne devrait lui faire peur tandis que si le scientifique se coupe en morceaux et dit « Je suis scientifique d'un côté et je suis sexué à la maison », alors, il ne veut pas que le sexué rentre dans la science ! Que nous passions tous par des régulations entre le chaud et le froid, entre l'exaltation et la mise en ordre, entre l'angoisse et le calme, pour faire de la science, j'en suis d'accord avec vous. Mais c'est cela qui peut être un des indices que nous ne nous coupons pas trop en morceaux. Si le savant régule lui-même son économie, notamment sexuelle, cela veut dire qu'il la sublime en tant que savant et qu'il la fait entrer dans sa découverte. Encore faut-il qu'il réalise qu'il existe deux sexes.

Deuxième point, vous avez rappelé que j'ai dit que la femme était plus proche de la nature. Plus exactement, j'ai dit qu'elle était un lien, souvent perdu aujourd'hui, entre micro et macrocosme. La plupart des savants cherchent à établir des liens entre micro et macrocosme. Cet enjeu correspond à une question sociale et éthique dont nous avons absolument besoin aujourd'hui. Certes la physique des particules fait des découvertes bouleversantes et importantes, mais si j'ai posé la question « Croyez-vous que nous soyons des mutants », c'est qu'il y a aussi tout notre environnement qui change et qui nous pose des questions. Toute notre vie quotidienne change et elle change plus vite ou moins vite que ce qui se passe dans les laboratoires. A mon avis, quasiment plus vite. Il conviendrait d'en tenir compte et non seulement pour essayer de guérir les troubles qui s'ensuivent. Que la femme se situe comme régulateur entre micro et macrocosme, ne me semble pas du tout un indice de moindre aptitude à la science. La métastabilité du corps féminin, son ouverture à l'univers, lui offrent la possibilité de découvertes bien plus difficiles à réaliser par l'homme. Voilà ce que j'ai voulu dire. La femme n'est pas moins apte à faire de la science mais elle est apte à produire un autre secteur scientifique dont nous avons besoin. Nous avons pu peut-être nous en passer pendant un certain nombre de siècles mais je crois que nous ne

le pouvons plus aujourd'hui étant donné les mutations extrêmement rapides de notre vie et de notre environnement quotidiens.

Int. : Je suis un peu embarrassée pour parler et poser des questions à Luce Irigaray pour toutes sortes de raisons. D'abord je suis une femme, moi aussi intéressée aux questions de la science, du rapport des femmes à la science, de la différence des sexes et d'une théorisation possible de cette différenciation – avec aussi comme outil la théorie analytique. Donc, de ce point de vue, on pourrait dire : si miroir il y a, il y a. Cependant, je voudrais pointer quelque chose qui me paraît être, une impasse dans ce que vous dites... Il me semblait qu'on était sorti d'une assignation univoque pour parler de ce qu'il en était des femmes. Je ne dis même pas du féminin car je ne crois à aucune essence du féminin en soi. Je veux dire : sorti d'une assignation aussi bien naturalisante et biologisante que strictement sociale (les femmes ne seraient que le résultat d'une oppression) et qu'on avait aussi – quand on travaillait avec l'outil analytique – à prendre en compte le fait que le féminin ou le masculin c'était plutôt une affaire de position, comme l'avait dit Freud et comme l'a repris Lacan. Que pour ce qu'il en était de l'hystérie par exemple, il s'agissait d'une position qui n'était pas strictement assignée à ceux qui ne portent pas de pénis, c'est-à-dire que ce n'était pas référé à la biologie des femmes et qu'effectivement cela pouvait aussi concerner des porteurs de pénis. Cette position de l'hystérie qui, selon Lacan, se résume souvent à une question « Suis-je un homme ou une femme ? », renvoie effectivement à quelque chose qui est le passage d'une frontière, d'une position, d'une jouissance phallique à une autre. Alors j'ai du mal à comprendre la théorisation que vous avancez, que je crois être essentiellement naturalisante, où vous rapportez beaucoup ce qu'il en serait du féminin au membraneux, au muqueux, au cosmique, au magnétique, sans parler des références que vous avez faites, analogiques, avec les savoirs orientaux...

L. I. : Analogiques ? C'est vraiment un mot à la mode... Je l'entends partout à tout propos, toujours avec une connotation péjorative.

Int. : C'était à propos de ce que vous avez répondu à Nancy Huston sur la peau, les poumons, le mercure... Par certains côtés, la position des femmes dans la science peut-être comme celle des hommes et par moments (je suis chercheur scientifique aussi) j'ai le sentiment que je peux fonctionner autrement, que peut-être en effet, c'est un peu comme le mercure : ça va à la surface. On me dit « les femmes sont superficielles » et je dis oui. Ça marche beaucoup à l'association, aux processus primaires, ça va, ça vient, c'est du mercure... Ce que je voudrais vous demander c'est comment, avec cette théorisation que je crois être très naturalisante pouvez-vous dans le même temps promouvoir ou attendre quelque chose d'une sexuation dans le langage ? Quel rôle cela aurait-il ? Pour la science vous y avez un peu répondu, mais pour les femmes ? Tout à l'heure quelqu'un posait la question « Pourquoi Thom

ou d'autres se mettent-ils à parler de membranes, ou d'utérus, ou d'hystérésis ou de matrice ou de charme ou de beauté». Vous avez parlé de style à un moment de votre exposé : «Le style c'est l'homme» disait Bossuet et Lacan ajoute : «Le style c'est l'homme à qui l'on s'adresse». Au fond, les scientifiques s'adressent peut-être aussi un peu aux femmes, séduction ou pas, comme on dessine des femmes sur des tableaux... C'est une hypothèse que j'avance sur le «pourquoi» mais qu'est-ce que cela change ?

L. I. : Pourquoi avoir un certain nombre de savoirs communs supposerait-il qu'on puisse être miroir de l'autre ? Je ne crois pas que nous sommes une somme de savoirs. Ce qui revient sans doute à la question de l'hystérie comme position. Je ne comprends pas très bien ce que peut vouloir dire l'hystérie uniquement comme position. Et, pour que l'hystérie ait pu être définie comme «Position» — ce qui est un luxe je dirais de dernière heure —, il a fallu que les hystériques parlent à Freud et qu'il en construise la science analytique.

Qu'est ce que cela veut dire le féminin comme position ? Est-ce que vous avez encore un corps ? Est-ce que le corps est une pure position ? Alors, comment articulez-vous les deux ? Votre corps avec cette position ? Comment articulez-vous votre corps — biologique, social, culturel... — et une certaine position de jouissance ? Comment se fait le lien entre les deux ?

Int. : C'est un lien fort difficile en tout cas mais il est clair que je ne suis pas assignée à mon corps, que je ne cesse de violenter ma chère nature — ne serait-ce qu'en prenant la pilule, en portant des lunettes, enfin en faisant toutes sortes de choses... Si j'ai du mal à formuler l'articulation, je ne peux pas non plus accepter d'être réduite à ce corps.

L. I. : Je vais vous répondre indirectement. Il y a plusieurs étapes du devenir féminin : une libération des anciennes lois et une production d'un nouvel ordre. Je constate une certaine tendance à en rester à un palier qui est simplement la contestation d'anciennes lois. J'ai voulu faire autrement aujourd'hui, c'est-à-dire apporter des éléments pour un nouvel ordre. Cette analyse et cette interprétation de l'ordre ancien, je les ai déjà faites et je continue ce travail. Mais je pense que la contestation pure et simple ne suffit pas, d'où mon souci d'essayer de mettre en place de nouvelles valeurs. Certes, les femmes ont été tellement assignées à certains rôles que, dès qu'il leur est parlé de certaines valeurs qui sont leur richesse, elles se méfient énormément. Si Reeves ou X ou Y travaillent sur le rapport entre micro et macrocosme, vous n'allez pas le traiter de naturaliste ! Mais si une femme essaie de réaliser certaines recherches à ce propos, elle est vite qualifiée de naturaliste. Je tiens à mon corps et je tiens à trouver les formes culturelles qui soient adaptées à ce corps sexué féminin. Et j'y tiens pour moi mais j'y tiens plus que pour moi. J'y tiens d'abord pour moi

parce qu'il faut essayer (tentative très importante et très difficile quand on est une femme !) d'apprendre à s'aimer soi-même – mon dieu quel travail ! J'y tiens pour moi mais j'y tiens aussi pour des raisons scientifiques et éthiques. Il ne s'agit là d'une position ni régressive, ni naturaliste ni de « rentrer à la maison ». Il s'agit d'une chance offerte à la science, au monde et aux femmes. Et il n'y en a pas, à mon avis, beaucoup d'autres.

Int. : Quand tu dis « il n'y en a pas beaucoup d'autres », pourrais-tu en citer d'autres, de ton point de vue ?

L. I. : Je dis qu'il n'y en a pas beaucoup d'autres, pourquoi ? Parce que j'essaie de réfléchir sur un faisceau de choses : notre environnement, les crises économiques, le discours des savants, le discours que j'entends dans la rue, ce que je vois dans la rue, les livres que j'ai lus (je n'en ai donné que quelques exemples), ce qui m'arrive dans des trains (et qui arrive à d'autres), etc... Il me semble qu'il est urgent que nous retrouvions nos régimes de perception, nos liens entre micro et macrocosme. Vous devez le savoir comme moi, il n'est plus possible d'aller dans la rue sans entendre les gens parler de la dernière opération subie par eux, leurs copains, leurs femmes et enfants... Il faut être réaliste ! Et je pense qu'il n'y a pas beaucoup d'autres chances que celle que le sujet qui produit la science devienne conscient de soi, sage et qu'il y ait une chance à part entière pour les sciences et savoirs du féminin. En effet, aucun sujet n'est neutre, ni désincarné ni désexué. Voilà ce que je voulais dire. Une certaine neutralité – ni l'un ni l'autre – viendra peut-être quand une chance égale sera donnée aux uns et aux autres.

Int. : Il me semble que vous attribuez une importance excessive à la science. Je suis physicienne, enfin j'essaie d'être physicienne. Mais si vous comptez sur le physicien pour qu'il réfléchisse à ce qu'il fait, je crois que vous vous faites des illusions terribles ! Je parle de la physique parce que c'est quelque chose que je connais. Elle a des succès, on ne peut pas le nier c'est un fait. Mais ces succès sont très limités ! Son travail s'adresse à la matière, pas du tout à l'esprit ! Cette formule, $E = Mc^2$, pourquoi est-elle si fameuse ? Parce qu'elle a donné un pouvoir de destruction terrible. Il y a d'autres formules, ainsi $F = MG$ que personne ne connaît (sauf les physiciens) et qui sont aussi très condensées, très belles mais qui n'ont pas donné ce pouvoir-là. C'est là l'effet de la technique : on meurt de la technique. La science dans ce sens, est un pouvoir ! Avant c'était la religion, maintenant c'est la science. Dans le Tiers-Monde, on envoie des scientifiques : on n'envoie plus des prêtres, on envoie des ingénieurs, des médecins... C'est un pouvoir. Ce n'est pas d'une « science » dont nous avons besoin à mon avis, fût-elle féminine.

L. I. : Mais si, nous avons besoin d'un certain type de science, d'un ordre d'interprétation et de pratique de la réalité. Celles que nous connaissons sont insuffisantes donc dogmatiques.

Int. : Vous mélangez sans doute science et esprit logique, science et raisonnement sensé. Le mot «science» est très précis, il a un domaine très limité. Des mots exprimés comme «sciences sociales» sont aberrants : la science ne peut pas s'adresser à l'humain.

L. I. : C'est là un effet technique très contemporain. La science a été définie il y a des siècles, elle a probablement commencé par une analyse de l'humain. Ce n'est que très tardivement qu'elle s'est intéressée à quelque chose de non-humain, en oubliant un peu l'humain. Même actuellement d'ailleurs, les sciences telle la biologie sont importantes. Ce sont bien des sciences humaines ?

Ce qui m'étonne dans ces questions, dont certaines ont été importantes, c'est que pour un certain nombre d'entre elles il n'y avait pas d'écoute. Il n'y a pas eu – ou très peu – d'échanges de données culturelles. C'était pourtant une occasion assez rare. Par exemple sur l'hypothèse de perte de l'équilibre acoustique, du manque de régulation hypothalamique, il n'y a pas eu de réaction. Personne ne m'a demandé, non plus : «Est-ce que vous pouvez nous donner un exemple de discours sexué ?». J'aurais pu me mettre au tableau, prendre un discours, l'analyser et montrer comment on peut démontrer formellement qu'un discours n'est pas neutre. On aurait pu me demander. «Est-ce que vous pouvez (ou est-ce que tu peux) aller un petit peu plus loin dans ce que tu as voulu dire sur la symétrie et les contradictoires» – question très importante et très intéressante. Vous auriez pu aussi m'apporter des éléments culturels que je n'ai pas. Je suis peut-être mal informée mais vous ne m'avez pas donné d'autres éléments d'information. Ce qui m'a semblé le plus intéressant parce que à la jonction du théorique pur et du pratique, n'a pas été relevé. Alors que j'imaginai que c'était vraiment ce qui aurait le plus d'écho. Francis m'a dit que j'étais passée d'un niveau de discours à un autre : je me demande ce que cela veut dire. J'ai répondu d'une certaine façon en disant que c'était un phénomène très nouveau de notre époque que de dire qu'on doit s'en tenir à un seul discours. Et j'y pense tout à coup : c'est au nom de cette pluralité des discours que je me suis fait exclure d'un poste que j'avais à l'université. Mais c'est très nouveau ce phénomène ! Tous les grands philosophes ont été pluridisciplinaires ; ils parlaient de sciences physiques. Ils parlaient de sciences mathématiques, ils parlaient de philosophie, de religion : ils en parlaient seuls ou avec les autres. Ils n'étaient pas enfermés dans un secteur du savoir, pas du tout ! Cet enfermement est un phénomène lié aux techniques. Ce n'est même pas un phénomène scientifique, c'est un phénomène technique contemporain et je trouve qu'il pose la question. D'où le fait que je n'ai pas voulu faire ici des démonstrations sur mon micro-secteur culturel parce que pour cela il y a les livres, ils peuvent être lus solitairement puis être débattus. Mais je n'ai pas été invitée à un débat sur mes livres. J'ai donc choisi de poser des questions à la jonction de plusieurs discours et je me demande pourquoi notre univers contemporain refuse de questionner à cette jonction. Pas complètement, puisque je suis là

aujourd'hui : cela montre qu'il y a quand même un désir d'échanges. Mais il y a aussi de très grandes résistances, une très grande peur.

Int. : Pouvez-vous nous donner un exemple de discours sexué mais j'ai très peur de la réponse !

L. I. : De la réponse ?

Int. : Enfin... de l'échange. D'abord de la réponse et ensuite de l'échange.

L. I. : J'ai envie de dire : vous voyez à quel point un public scientifique n'est pas neutre ! Vous m'auriez rencontrée dans un bistrot, vous n'auriez pas eu peur de me poser la question.

Int. : Je ne suis pas scientifique. Je suis dans le secteur scientifique mais du côté des administratifs et donc je ne me sens pas du tout scientifique.

L. I. : J'aimerais savoir ce qui fait l'enjeu de votre peur dans le fait de poser une question ?

Int. : Si je le savais, à la limite, je n'aurais plus peur je crois.

L. I. : Ce n'est pas sûr ! Un public scientifique c'est souvent un public dur et lourd de contradictions.

Int. : J'en sais quelque chose. Cela fait dix ans que j'y travaille... Et c'est sûr qu'en ce moment cela ne s'arrange pas. C'est pour ça que je trouve dommage : moi qui ne suis pas scientifique, je n'ai pas pu poser davantage de questions.

L. I. : Mais qu'est-ce qui pèse pour qu'il n'y ait pas possibilité de poser une question positive et que ce soient les questions contradictoires qui osent prendre la parole.

Int. : J'ai beaucoup aimé la série de vos sept questions. Tout de suite je me suis dit : «ça va être super». La première était : «Des résultats sans hypothèses». Immédiatement (et cela ne m'a pas quitté au long de votre exposé), je me suis dit : «Quelle est son hypothèse ?». J'ai essayé de me le reformuler maladroitement ainsi : son hypothèse, c'est que c'est le biologique qui règle les choses.

L. I. : Mon hypothèse c'est que le discours et toute la culture sont sexuées. Mais pour pouvoir déployer cette hypothèse — qui se heurte à des résistances terribles même après Freud — je suis obligée de mettre en jeu un certain nombre de découvertes, d'expériences, etc.

Int. : Je voudrais demander si, malgré le court laps de temps qui nous reste à parler ensemble, vous pourriez faire au tableau ou autrement un exemple de discours sexué ?

L. I. : Je crois que maintenant le temps me manque, mais si vous lisez mon dernier livre, *Parler n'est jamais neutre*, vous allez trouver des exemples... C'est un peu long à réaliser parce qu'il faut prendre des corpus, des fragments de discours, il faut les mettre dans des cases définissant les catégories grammaticales, il faut analyser les types de sujets, les types de verbes, les types de prédicats, les types de compléments, les types de jonction entre sujet/verbe/compléments ; quels sujets sont choisis par les femmes pour mettre en relation avec quels objets ; quels sont choisis par les hommes en relation avec quels objets ; quels verbes sont choisis de façon privilégiée par les femmes, quels autres verbes par les hommes ; quels types de transformations linguistiques sont utilisés par les femmes, par les hommes. Je vous donne un certain nombre d'éléments. Voilà ce que j'aurais pu faire mais il me fallait au moins un quart d'heure ! Il ne s'agit pas encore une fois, d'ajouter de quelques termes de vocabulaire dans un discours existant, il s'agit de montrer comment l'enchaînement de la phrase, le programme de la phrase, est différent pour les hommes et pour les femmes.

Int. : Il me semble que l'un des postulats de votre intervention est de percevoir la science contemporaine comme ne se posant pas — à 99 % — le problème de l'intervention du corps (dans toutes ses formes) dans la science. J'enseigne l'épistémologie, j'ai des lectures tous azimuts et mon évaluation serait plutôt de 60/40. Quant aux problèmes qui nous intéressent ici, comme vous l'avez dit, il n'y a pas de raison qu'une femme ne puisse pas utiliser le langage formel comme les hommes. Ce qu'il me semble, c'est qu'une femme a l'expérience de son corps en tant que femme et moi en tant qu'homme j'en ai l'expérience en tant qu'homme. Cela va peut-être produire une façon de parler différente dans le langage vernaculaire de tous les jours. Ce qui va s'exprimer dans la science lorsqu'elle parle un langage plus proche du langage de tous les jours. Quand cela se produit-il ? Quand on *interprète* le langage formel, c'est-à-dire quand les a, les b, les c, les x, on les remplace par ce à quoi ils correspondent dans la réalité. S'il y a une différence entre la science faite par des femmes et celle faite par les hommes, c'est comme vous dites dans le style : chacun essayant du mieux qu'il peut de bien dire la science, cela produira des discours différents. Mais dans l'efficacité elle-même de la science — l'utilisation du langage formel pour agir sur le réel, comme le dirait Koyré — je ne crois pas que cela fera la différence. Pour *comprendre* la science il est possible aussi qu'il y ait deux discours complémentaires mais non fonctionnants, tout simplement parce que l'expérience que l'on a de son corps produira deux discours qui ont des chances d'être différents, même si jusqu'à maintenant il y en a un qui a eu la prévalence sociale sur l'autre.

L. I. : Qu'il y ait actuellement un intérêt pour le corps, d'accord, on nous en rebat même un peu les oreilles. Mais il n'y a pas encore de tolérance pour le corps sexué. Et je n'ai pas parlé de «corps», j'ai parlé de «corps sexué», c'est tout à fait différent. D'autre part, je ne suis pas d'accord – notamment parce que je suis une femme – avec l'opposition langage de tous les jours et langage scientifique parce que, dans le langage de tous les jours, les femmes ont subi (directement ou indirectement) les effets d'un langage scientifique qui n'était pas le leur, auquel elles n'avaient pas voix, mais qui était puissant et qui les maintenait dans une certaine condition. Quant au troisième point concernant la différence possible entre sciences, formalisations et enjeux de recherches suivant que les chercheurs sont hommes ou femmes, essayons de le traiter d'une façon utopique et réaliste à la fois. Imaginons que hommes et femmes soient répartis en nombre égal, avec des crédits égaux et qu'il leur soit dit, sans qu'il y ait d'enjeu de pouvoir entre eux : maintenant, vous travaillez chacun de votre côté pendant un temps donné. Je suis sûre qu'il y aurait des différences vraiment significatives entre les découvertes et la formalisation qui seraient faites de part et d'autre ! J'ai assez travaillé sur ces questions théoriquement et j'ai surtout fréquenté assez de milieux sociaux bi-sexués ou mono-sexués pour en être certaine. Mais cette chance égale n'est pas donnée. Dès lors, comment aborder cet enjeu et ne pas discuter indéfiniment à partir d'hypothèses erronées ?

CENTRE RÉGIONAL DE PUBLICATION DE MEUDON-BELLEVUE

ACTION LOCALE BELLEVUE

SENS ET PLACE
DES CONNAISSANCES
DANS LA SOCIÉTÉ

avec la participation de

C. Castoriadis, A. Culioli, F. Héritier-Augé, L. Irigaray,
A. Jacquard, D. Lecourt, A. Touraine

CENTRE NATIONAL DE LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE
15, quai Anatole-France - 75700 Paris